

IDENTIFICATION PROJECTIVE ET DYNAMIQUE GROUPELE EN MUSICOTHERAPIE

Alain RAKONIEWSKI

Musicothérapeute

Institut de Musicothérapie
de NANTES

Le travail qui sert de référence à cette communication a commencé en septembre 1989 et se poursuit actuellement. Le cadre institutionnel en est l'Institut d'Education Motrice de la Marrière à Nantes.

Il s'agit d'un groupe de musicothérapie accueillant trois enfants et pris en charge par deux cothérapeutes, Brigitte Burban, éducatrice spécialisée, et moi-même, psychologue.

Les trois enfants, à leur entrée :

- Mélanie (10 ans) : quasi cécité d'un oeil ; en fauteuil roulant manuel ; déficience intellectuelle sévère non-testable. Elle demeure inactive et passive ; le refus de communication et d'exploration de l'environnement constituent des invariants stables, parfois rompus par quelques ouvertures : ses tentatives de séduction par le sourire, le clin d'oeil, et quelques mots.

- Harold (8 ans) est un enfant I.M.C., né prématuré à six mois. Il vécu deux mois en couveuse, et pendant un an le pronostic vital demeura réservé, incertain. Il présentait au début du travail un grave déficit des processus de séparation-individuation : démotivation pour explorer l'environnement, non-investissement des jeux, faiblesse des capacités psychorelationnelles, demandes de maternage répétées, ignorance de toute règle. Il disposait d'un bon langage, mais les conversations étaient quasi impossibles et se terminaient en soi illoques niant l'interlocuteur ... mais il connaissait une trentaine de capitales de pays. Il est enfant unique.

- Richard (9 ans) est un enfant I.M.C. en fauteuil manuel. Il est originaire d'un pays d'Asie et a été adopté à l'âge de neuf mois. Il a un frère plus âgé, adopté lui aussi et originaire du même pays. Il faisait preuve d'une capacité infinie d'exploration de l'environnement, mettant en jeu inventivité et créativité. Il ne supportait aucune frustration, ce qui entraînait

morsures, crachas, destructions d'objets, coups ... Cette violence se juxtaposait à une demande psychoaffective conséquente : aller sur les genoux, donner des bises ... Rien ne devait échapper à son contrôle, rendant très difficile une réelle communication. Le langage peu investi était lexicalement et syntaxiquement déficient.

Remarquons le puzzle nosographique que constitue la brève présentation de ces trois enfants : les traits psychopathologiques de l'un pouvant trouver une aide venant des noyaux sains des autres. Nous avions l'intuition que le regroupement de personnalités aussi marquées rendrait le travail compliqué. Cette complication annoncée, je me préparais à y faire face de manière défensive, la considérant comme un facteur de ralentissement du travail psychothérapeutique. Je pensais qu'elle entraînerait un surcroît d'agir des thérapeutes et risquerait de dégrader leur capacité de mentalisation. Je me trompais : j'anticipais de la complication et c'est la complexité qui s'organisa.

Pour les théoriciens de la complexité, est complexe le système dont la connaissance des éléments le constituant ne produit pas une connaissance de sa structure globale, de ses processus d'organisation et de désorganisation, d'évolution. Le système complexe est un système dont le Tout, la globalité, demeurent irréductibles à la somme de ses parties ; la somme des connaissances des parties du système complexe ne parvient pas à produire une connaissance de sa globalité. En conséquence, l'étude des systèmes complexes impose la juxtaposition de plusieurs moyens d'analyse et de connaissance, mais la possibilité d'établir ultérieurement un nouveau paradigme, i.e. un nouveau système de connaissance, permettant de rendre compte du Tout n'est pas à priori exclue.

Dans cette perspective, le psychisme humain est un système complexe : nos connaissances limitées de la cognition et de l'affect ne s'additionnent pas ; une théorie unificatrice et globale du psychisme humain n'existe pas encore, et Il n'existe pas de théorie globale des groupes de musicothérapie, ce qui ne signifie pas que nous soyons sans connaissances, sans hypothèses de travail.

Le paradigme de la complexité doit être inséparable en psychothérapie de celui de l'auto-organisation. Il existe trois

*critères pour considérer un système comme auto-organisation :

- l'irréversibilité : il n'y a pas de symétrie possible entre l'avant et l'après d'un quelconque moment, i.e. il est impossible de retrouver à l'identique un point de départ.

- il faut pouvoir donner un sens à la notion d'évènement ; ce sens est irréductible à la simple probabilité d'apparition de l'évènement, qui doit être porteur d'un enjeu qui en constitue le sens.

- certains de ces évènements sont susceptibles de transformer le sens de l'évolution du système, d'engendrer de nouvelles cohérences.

Maintenir le système psychothérapeutique dans les dimensions de la complexité et de l'auto-organisation constitue une des tâches des psychothérapeutes ; le système conserve ainsi la possibilité de demeurer un en-jeu pour le Sujet, de développer les processus d'Acting out et de mentalisation. L'Acting out, au sens strict, c'est mettre en scène un fantasme, faire passer sur la scène extérieure de la réalité les scènes de la vie psychique intérieure ; plus largement c'est agir, mettre en action dans le cadre psychothérapeutique ; ce jeu doit permettre au Sujet une extériorisation de sa situation psychique interne ; le sujet trouve ainsi dans son environnement, y compris son propre corps, des possibilités de contenance ; cet "agir contenant" palie la fragilité des processus de contenance interne, psychique, du Sujet, et ses difficultés d'élaboration d'un système contenant global : l'Image du corps.

L'Identification projective représente elle-aussi cette difficulté de contenance interne du Sujet qui expulse vers des tiers des objets internes, des parties de son psychisme ; le patient projette une partie de ses objets psychiques internes dans l'espace mental du thérapeute qui doit alors pouvoir exercer des processus de compréhension, de connaissance, de mentalisation et de contenance. Identification projective et acting out sont ainsi fréquemment associés dans un travail psychothérapeutique s'adressant à des sujets présentant des personnalités dissociées (psychoses, borderline, psychopathies ...).

Harold et Richard (afin de limiter et de simplifier mon propos je ne parlerai pas de Mélanie) ont mis en scène de nombreux acting out ; ces comportements liaient développement et organisation de la cognition, de l'affect et du langage.

La dimension de la cognition

J'avais en mars 1989, dans un texte intitulé "La psychothérapie de John" (La revue de musicothérapie, 1989, n°4), étudié la place des processus d'élaboration de la cognition dans un groupe de musicothérapie. L'importance de la liaison entre les sensations, les perceptions et les informations en provenance de la musculature dans l'organisation de la cognition est maintenant connue. Le contenant cognitif est l'encodage dans le cerveau, sous formes de représentations mentales, des informations qui ont accompagné la réalisation d'un comportement associant sensations, perceptions et mouvements. Le contenant cognitif permettra au Sujet de reproduire dans l'environnement ce comportement, indépendamment des contenus particuliers. Ainsi, par exemple, la capacité procédurale de pouvoir ranger des objets dans une série du plus petit au plus grand, constitue un contenant cognitif : la même procédure permet de "ranger" du plus grand au plus petit des boutons, des livres, des enclumes, des bateaux ...

Le matériau proposé par Harold et Richard est complexe et se heurte à notre réelle impossibilité d'en avoir une connaissance-compréhension globale ; mais nous ne sommes pas des ignorants absolus et pouvons développer des procédures de compréhension appliquées aux parties du système psychique (cognition, affect ...) ; les paradigmes de la complexité et de l'auto-organisation opèrent comme contenants unificateurs et globalisants de cette démarche plus analytique.

Les dimensions cognitives du travail de Harold et Richard constituent pour eux des tentatives d'émerger de leur monde d'omnipotence, de toute puissance, de contrôle magique de l'environnement. Ces expériences cognitives sont délimitantes et contenantes ; elles représentent une dimension importante de la musicothérapie. Le musicothérapeute doit s'y intéresser pour elles-mêmes, et oublier parfois les dimensions psychoaffectives du travail psychothérapeutique.

Richard :

-il dispose d'une mémoire à Court Terme et Long Terme excellente.

-le jeu avec les instruments est difficile, se heurtant à une inhibition surprenante si l'on garde en mémoire son exploration-manipulation sans discontinuité de l'environnement. Cette inhibition se retrouve identique dans l'atelier de thérapie cognitive où toute situation nouvelle lui apparaissant difficile est refusée, l'adulte devant lui verbaliser son droit à l'erreur pour qu'il accepte d'auto-

expérimenter. Construire la discontinuité en jouant dans des communications sonores non-verbales constituait un objectif de travail pour Richard et pour nous.

- le dessin (sur feuille ou tableau blanc) le motive, mais essentiellement en travail duel avec l'un de nous, surtout Brigitte. Cette exploration du graphisme lui aura permis de réels progrès cognitifs : dessin du bonhomme, écriture de chiffres et lettres, inconnus à son entrée en septembre 1989.

- l'écoute de musique demeure très difficile, occultée bien souvent par toucher les appareils (magnétophones, ampli).

- en octobre 1990, à ma demande il chantonne a capella d'une voix très pure une mélodie sans parole : "C'est une jolie chanson" dit Harold. Il ne reproduira pas cette expérience ?

- il dispose de grandes capacités gnoso-praxiques lui permettant une manipulation fine et adroite des objets, souvent en liaison avec un vécu psychoaffectif : casser/réparer.

- son langage évolue, les phrases se construisent, mais le désinvestissement de ce dernier est encore très présent.

Harold

- il dispose lui-aussi d'une très bonne mémoire

- il refusait de tenir un crayon et le graphisme était quasi inexistant au départ de ce travail

- ses performances intellectuelles dysharmoniques surprenaient : il récitait l'alphabet, comptait, mémorisait des chansonnettes, des émissions de télévision. Les séances de musicothérapie lui ont permis de ne pas avoir à utiliser ces contenants en formes de faux-self.

- il ne jouait pas et demeurait instable devant toute activité ; il refusait toute situation d'expérience impliquant des praxis trop précises, par opposition à une acceptation des situations mobilisant toute son énergie motrice tel l'apprentissage de la marche, le corps tout entier jouant sans doute un rôle de contenant. Le jeu avec les instruments s'est progressivement organisé et développé ; le temps de jeu s'est allongé.

La dimension de l'Identification projective

Séance du 9/04/90 : Richard installe des chaises pour son père, sa mère, l'ami de sa mère (les parents sont divorcés) mais il verbalise très peu. Il fait une colère quand Brigitte lui dit de remettre le

téléphone : il pleure , crache, crie ; cette colère se termine quand je le prends et le mets debout ; il se rassemble par un câlin. Il dit : "Je veux faire caca-piscine" et joue quelques secondes avec le tambourrin. Je joue et il a peur que je casse la baguette : "Arrête tu vas la casser" -il avait déjà eu l'occasion de casser une baguette, avec pour toute explication : "parceque j'ai envie". La violence de Richard nous accompagne tout au long de ce travail ; le 18/06/90 elle va nous quitter : il commence le même scénario (provocation-réaction de moi) et demande à faire caca. Pour casser ce scénario psychopathique je l'autorise en lui demandant de revenir ; il revient de bonne humeur et demande le téléphone ; je sors les marionnettes et prends celle du mouton ; il a très peur quand je l'approche de lui mais ne dit pas de quoi ; il prend celle du cow-boy que j'avais précédemment utilisée et présentée comme un papa, pour se battre contre le mouton mais il continue d'avoir peur, et semble ressentir un certain plaisir à ce que je lui fasse peur ; il crie mais ne **pleure** pas et ne manifeste pas de violence.

11/10/90 : Brigitte est absente. En début de séance Harold est seul avec moi car Richard a emmené Mélanie au W-C ; nous jouons sur le métallophone (lui) et sur le xylophone (moi). Ensuite il dessine seul au tableau. Je le menace de la prison avec la marionnette du gendarme parcequ'il ne veut pas obéir, jouer avec moi sur les instruments ; il voudrait téléphoner et me répond "Je ne suis pas en prison mais en musicothérapie". Richard transgresse, sort la dinette alors que je lui interdis : un compromis a lieu, il joue avec une assiette sur le xylophone et donne le tambourrin à Mélanie. Il chantonne quand je lui demande ... Je note que j'évite de le contraindre à obéir

18/10/90 : Brigitte est absente. Richard ne veut pas venir ; dans le couloir je lui verbalise qu'il doit venir seul, et je n'arrête pas le fauteuil qu'il me lance pour toute réponse. Je m'éloigne : il crie mais ne vient pas et s'éloigne à son tour. Je vais lui demander pourquoi il ne veut pas venir et ce qui s'est passé avant. Il me répond qu'il ne veut pas venir en "...pipi" (musicothérapie ?) ; je le laisse en lui redisant qu'il doit venir seul. Il arrive avec trente minutes de retard et commence avec moi un jeu de marionnettes très agressif. Il me dit qu'il ne voulait pas jouer quand je lui demande pourquoi

il ne voulait pas venir. Jeu de câlins avec Harold pendant l'écoute de Pogorelich, malgré le rappel de l'interdit. Puis Richard invite Harold à jouer mais se retrouve seul et joue très fort. Il veut toucher au téléphone et je lui verbalise qu'il a du mal à s'empêcher de faire des bêtises et qu'il avait peut être voulu que je me mette en colère et le frappe quand il ne voulait pas venir ; je lui demande s'il a peur que je le batte ; il répond "oui", repart énervé, mais content.

8/11/90 : Harold joue avec moi et se montre très présent dans ce dialogue sonore. Il transgresse beaucoup, explore la transgression : nous lui verbalisons. Il recherche à faire des câlins à Richard se vautre sur lui, l'embrasse sur la bouche et montre ses fesses ; "Richard il a la trouille de moi" dit-il à Brigitte. Richard est énervé en arrivant et veut "casser le bureau" ; il s'arrête avec un minimum de contraintes de notre part et dérive seul vers le dessin, puis la pâte à modeler ; il fait fabriquer par Brigitte, lui, l'ami de sa mère, Brigitte, Mélanie et moi-même. Il me répond "non" quand je lui demande s'il a des couches (en réalité il en porte) ; j'insiste sur le sujet et il fait mettre un "zizi" à lui et des couches à tout le monde ; il manipule les personnages de pâte à modeler : Alain et Richard font un câlin ; Richard fait tomber Alain. Après il enlève toutes les couches sauf à Alain et met tout le monde à la poubelle à la fin. On se heurte ici à un problème toujours actuel : le déni des couches, le refus d'en parler, et le malaise qui le conduit à me les faire porter à sa place.

29/11/90 : nous écoutons, CHAUSSON, "Poème"(violon) et RAVEL, "Shéhérazade" (chant). Harold ne veut pas remettre les lames du métallophone et me dit : "tu veux me faire mal" ; je redis "tu veux que je te fasse mal" Harold : "oui", "j'aime pas les violons", "t'aimes bien la dame qui chante". Suit un jeu sonore entre lui et moi au métallophone, je chante, cela lui plait, il rit.

6/12/90 : "Asimbonanga" de Johnny Clegg. Harold a été très attentif pendant l'écoute de cette chanson qu'il avait demandée. Le reste de la séance veut faire des bêtises "comme Richard", mais le dialogue est plus construit, avec des associations : je dis à Mélanie qu'elle embête sa mère et il répond "ma mère m'embête". Harold depuis plusieurs séances explore systématiquement les voies de la transgression, en musicothérapie et dans sa vie sociale.

31/01/91 : Harold me donne un coup de pied : "Hin", et me prend la tête pour me la secouer et déclare "Je suis le psychologue" ; suite à cette violence à mon encontre il se montre régressif affectivement, abandonnique. Je lui demande "Tu sais lire ?" : "Non pas encore, je suis petit" et ensuite "Je suis pas content de moi", "Je suis con", il crache. Deux stagiaires psychologues assistent à la séance suivante et nous disent qu'Harold a un "côté dépressif", a l'air souffrant, observations qu'ils n'avaient pas faite dans le groupe éducatif où est Harold. Emergence de la position dépressive ?

21/03/91 : "Madness." Richard ne répond pas aux questions : "ta gueule" le dit plusieurs fois quand on lui parle. Il joue de la flûtte avec moi, mais refuse que Brigitte se joigne à nous. Il reprend les transgressions, touche à tout, balance les choses et dit à la fin "y'a du bazar" ; il veut sortir pour aller faire pipi-caca et dit "Roselyne a fait pipi dans sa couche" ; il tape le gendarme-marionnette et dit "pleurer pour faire des câlins après". Harold me dit "Je veux te faire des câlins" ; nous lui demandons s'il veut en faire à quelqu'un d'autre ; il ne répond pas immédiatement et dit après "Je veux pas en faire à Richard, mais va embrasser Richard sur le ventre. Il prend une attitude triste et réfléchie.

13/06/91 : Harold tourne le pistolet en plastique vers lui-même : "je tue Richard" ; à moi, alors que je le porte sur mon épaule pour stopper ses transgressions, "tu me mets à la porte". On parle de X, chirurgien orthopédiste qui l'a opéré : "je marche mal" dit-il. Il raconte le Petit chaperon rouge : "le loup mange le petit chaperon rouge", puis "vous êtes des monstres, vous êtes des loups" ; je lui demande s'il a peur comme dans l'ascenceur : "oui", "ne pleure pas" à moi.

27/06/91 : Harold : "vous êtes des monstres, vous voulez plus de Clément", un enfant qui quitte l'institution et auquel Harold est attaché ; mais il dit "ça ne fait rien", j'insiste : "arrête de me répéter la même chose", "vous voulez plus de Clément", "vous voulez me punir" et il finit par dire qu'il est un monstre. La position dépressive se développe : perdre l'objet, refuser la souffrance tout en la reconnaissant ("ça ne fait rien" et le départ de Clément est une punition, il en souffre). Harold reparlera souvent de Clément après son départ, d'aller le voir dans son école ; un départ symbolisable, une demande et une souffrance : trois organisateurs psychiques.

26/09/91 : j'annonce mon départ en janvier pour une année. Richard prend la baigneur en plastique et lui fait faire pipi sur moi. Il agresse les autres et refuse tout travail : je lui demande de sortir et il expulse dehors un coussin ; après il expulse le baigneur, le reprend et le frappe en disant "dors, dors" ; il lui donne le biberon : "il est malade", et ensuite : "il est mort".

Harold reparlera beaucoup de mon départ en janvier, en séance et à l'extérieur.

3/10/91 : Richard est mis à la porte à la suite de violences. Il revient mais a des difficultés à se contenir : "j'ai mal à la tête" ; le matin en classe il avait informé l'éducatrice que sa mère avait mal à la tête, une dépression en réalité. Ce mal de tête envahit l'espace de la séance, et je prends conscience de ma difficulté à contenir Richard, à le supporter.

Harold : "je veux désobéir", "j'ai envie de désobéir" ; en début de séance sa bagarre avec Richard a entraîné l'émergence d'une grande émotion et de pleurs, que je l'aide à contenir, créant sans doute chez Richard une souffrance, une jalousie.

11/10/91 : Richard est absent, malade. Harold : "mon père veut pas de moi", "il m'aime pas" et "Alain est l'ascenseur" (il a la phobie des ascenseurs qui le font hurler quand il doit les emprunter). Je dessine sa mère au tableau, il l'efface immédiatement et veut opérer Mélanie pour la punir.

18/10/91 : Richard est encore absent. Brigitte dessine avec Harold sur le tableau sa mère. Il l'efface avec moins de vivacité qu'avec moi, puis dessine le tête d'un bonhomme en disant : "les yeux", "la bouche", "le nez", "les oreilles", "les cheveux" ; le dessin est figuratif, contraste avec les gribouillages habituels. C'est la première fois qu'il dessine une tête ; il efface immédiatement. Il dit à Mélanie : "si tu veux effacer, tu veux pas écrire" ; nous reprenons la même question en l'adressant à lui, et il finit par dire "oui" et ajoute : "mon père veut pas" ; il demande à Brigitte dans quelle classe est son fils (en C.P.) ; Harold : "il apprend à lire et écrire", "mon père ne fait pas d'escrime parcequ'il est trop petit" ; Harold demande depuis le début de l'année à faire de l'escrime ; il assistera à une séance en restant longuement, sans bouger, à regarder.

Le 24/10/91 Richard revient ; j'appréhende que les choses se passent mal, et les choses se passent très mal. Harold transgresse lui-aussi, veut partir. Je pense que le retour de Richard le déstabilise, qu'il supporte mal l'attention que je dois donner à ce dernier ; je dis à Harold, "t'as peur qu'on ne t'aime plus" ; quand Richard se calme Harold vient vers moi et me dit, "j't'aime Alain" ; je lui reparle de ce qu'il avait dit sur son père qui ne l'aimait pas ; il répond : "j'ai envie de le redire, mon père m'aime pas".

21/11/91 Richard : les autres sont déjà partis, je lui montre sur le téléphone où est le pays de ses origines ; il me semble comprendre en réponse "parents" ; il me dit avant de partir "j'ai pas tout compris" Pendant la séance il avait beaucoup joué avec Brigitte : il utilise trois tambourrins et joue avec les deux mains "comme à la télé" dit-il ; je repère quelques rythmes jazz.

Harold est très instable ; il sort dans le couloir, je sors aussi et je lui verbalise qu'il ne peut pas rester en place ; je reste fixe près de la porte alors que lui s'éloigne, revient, plusieurs fois. Il finit par revenir dans la salle et veut faire le psychologue. Je lui demande quel est le problème de Richard, "il est méchant" et toi ? "je veux rien faire", "c'est cà le problème". Nous reparlons de mon départ : "j'ai peur que quelqu'un s'en aille".

5/12/91 Je propose à Harold de dessiner son père et sa mère : "j'ai pas de père, j'ai que ma mère". C'est en effet la stricte réalité, le père d'Harold est parti avant sa naissance. Richard me dessine sur une feuille avec de grandes dents.

12/12/91 Harold : "je veux tout casser, c'est ça mon problème", "ça m'embête", "j'y arrive pas" nous répond-il quand nous lui demandons de dessiner un bonhomme. Il demande le nom de sa grand-mère à Richard qui répond : "ma grand-mère s'appelle ... comme ...". Le pseudonyme Richard ne permet pas de reproduire l'homonymie entre les deux prénoms, qui est de la forme Henriette-Henri. Cette homonymie a aussi le sens d'une filiation.

L'évolution globale de Richard et Harold, hors du cadre psychothérapeutique, après deux ans de prise en charge, corrobore les processus d'organisation et de délimitation observés dans le cadre des séances de musicothérapie.

Nous l'avons compris, la dynamique groupale est une dimension constituante et renforçante du système complexe et auto-organisateur que doit être un groupe de musicothérapie. Le groupe est multifonctionnel : contenant, objet utilisable dans l'acting out, délimitation spatiale, cadre agressable et manipulable, contrôlable et incontrôlable ...

Le résultat est paradoxal : des Sujets déficitaires, présentant des psychopathologies sévères tirent bénéfice de la complexification du système psychothérapeutique opérée par la mise en place d'un travail de groupe. Le paradoxe se dissipe lorsque nous considérons que l'incertitude est source de création, de celle du Sujet.

Les certitudes des modèles et théories des thérapeutes et/ou leur pragmatisme non-informé constituent un risque quasi-absolu de blocage des systèmes psychothérapeutiques.

Déontologiquement et techniquement le musicothérapeute cherchera à construire un système professionnel organisant connaissances scientifiques, complexité, auto-organisation et capacité de Jeu. J'ai le sentiment que les recherches en sciences humaines et les efforts de nos patients ne nous laisseront pas seuls devant cette tâche presque impossible.

Alain RAKONIEWSKI

Décembre 1991